Hommage de l'auteur,
J.-B. Plante.

LA POULE

CHOIX--ELEVAGE--ALIMENTATION--LOGEMENT

PAR

J.-B. PLANTE

AVICULTEUR

DEUXIEME EDITION ENTIEREMENT REVISEE

La poule, grâce à sa fécondité, constitue l'un des plus puissants éléments de la prospérité des peuples.
Ed. Grimard.

QUEBEC

1912

INTRODUCTION

Sous ce titre: "LA POULE," j'ai cru à propos de réunir en un seul volume, pour la commodité du lecteur, les différentes brochures que j'ai déjà publiées et qui forment un traité complet sur le sujet. "LA POULE" n'est pas seulement une réimpression, c'est une refonte très améliorée par beaucoup de travail personnel et enrichie de nombreux conseils reçus de personnes compétentes.

Faire connaître à l'aviculteur la poule qu'il doit élever, lui prouver que les œufs sont le revenu principal qu'il en peut retirer, tel est l'objet de la première partie de cet ouvrage.

C'est en vain qu'on aurait fait choix de la meilleure poule, si l'on ne connaissait aussi le moyen de la conserver d'abord, puis de l'améliorer. C'est à fournir ces connaissances que la deuxième partie est consacrée.

La troisième traite de divers autres sujets concernant l'élevage de la poule.

L'alimentation de la poule doit aussi être l'objet de beaucoup d'attention, puisqu'une pondeuse même médiocre pourra encore donner une assez bonne production d'œufs, si elle est nourrie judicieusement, tandis que, au contraire, une pondeuse de

première classe ne donnera pas de profits satisfaisants si son régime alimentaire n'est pas rationnel; c'est ce qui est clairement prouvé dans la quatrième *partie.*

Enfin, la cinquième *et dernière partie de ce travail enseigne la manière de construire un poulailler confortable et économique à la fois.*

I

La Livourne, la meilleure poule à élever dans la région nord-est de la province de Québec

La poule doit être mise au premier rang des animaux utiles: sa chair et surtout ses oeufs constituent des produits de grande valeur.

Une publication française porte l'exportation internationale des oeufs à 3 millions de quintaux métriques (le quintal métrique est d'un peu plus de 200 livres) ce qui représente une valeur de 60 millions de piastres.

C'est déjà un beau denier. Mais, si à ces chiffres on ajoute ceux de la consommation locale, qui dépassent de beaucoup les premiers, il devient tout à fait évident que les oeufs de poule donnent un revenu fort appréciable.

On partage les différentes races des meilleures poules en trois classes, suivant leur taille et surtout suivant leurs aptitudes.

La classe **asiatique** comprend les races Brahma, Cochinchinoise et Langshan. Ces poules, de constitution lymphatique, sont de forte taille. Elles donnent passablement de chair, mais à un prix onéreux; leur ponte est peu abondante.

Dans la classe **américaine** se rangent la Plymouth-Rock, la Wyandotte, la Rhode-Island Red, la Dominique, la Jersey Blue, etc., qui, à vrai dire, ne sont que le résultat de croisements trop récents pour qu'elles aient des caractères héréditaires fixes, et conséquemment pour être considérées comme des

races distinctes. Ces poules sont de taille moyenne et aussi de constitution lymphatique. Elles fournissent de la chair et des oeufs, mais n'**excellent** ni dans l'un ni dans l'autre de ces produits.

L'auteur d'**Une Ferme modèle** (5e édition) H. de Chavannes de la Giraudière, en donne la raison en disant, à la page 107 de ce livre : "Quand on veut des bêtes à deux fins, il faut se contenter de la médiocrité, puisque les aptitudes multiples s'excluent mutuellement et ne peuvent coexister qu'aux dépens l'une de l'autre."

A la classe de la région **méditerranéenne** appartiennent la Livourne (Leghorn), l'Espagnole, l'Andalouse, la Minorque, etc. Petites de taille, parce que de constitution nerveuse, elles doivent à la même cause leur qualité de pondeuses de tout premier ordre. En sus de cette aptitude qui les caractérise, et qui est de beaucoup la plus importante, elles ont encore celle de fournir une quantité de chair fort appréciable après l'âge de la ponte active. C'est l'application du principe de la spécialisation des aptitudes et de leur exploitation successive, la seule méthode profitable.

A ces avantages, indiquant déjà assez le choix à faire entre ces trois classes de poules, s'en ajoutent d'autres qui achèvent de le déterminer.

Les poules asiatiques et américaines ont contre elles leur propension à faire de la graisse. Jules Crevat, dans son langague pittoresque, appelle la graisse une **rouille animale**; et cela constitue, ajoute-t-il, une véritable maladie.

Ces poules sont aussi trop couveuses, ce qui leur fait perdre un temps considérable qu'elles pourraient employer beaucoup plus utilement à pondre. Elles sont encore portées à manger leurs œufs dont la coquille souvent fort mince offre peu de résistance, et dont la fragilité occasionne en outre des dommages souvent assez sérieux.

Leurs poussins sont lents à faire leurs plumes et, conséquemment, plus ou moins difficiles à élever.

A noter encore que c'est depuis l'introduction de ces poules dans nos poulaillers qu'on y rencontre diverses maladies jusque-là inconnues.

Or, la poule de la région méditerranéenne n'est atteinte d'aucun de ces défauts graves. Supérieure, sur ce point, à ses rivales, elle l'emporte encore sur elles sous le rapport de la ponte. C'est d'elle, en effet, qu'il a été écrit : " Les poules petites, actives, nerveuses, n'ont pas de rivales pour la production des œufs (1)."

---

(1) *Farmer's Bulletin, No 41, Fowls : Care and Feeding, by Prof. G. C. Watson, Washington, D. C. U. S. 1896.*

Ces qualités très sérieuses pour quiconque sait que les œufs sont de meilleur rapport que la chair (1), ont aussi comme renfort la considération suivante qui n'est pas de médiocre importance : c'est que notre climat qui affecte notablement, en les diminuant, la taille et la ponte des poules asiatiques et américaines, n'influe que peu ou point sur la taille et la ponte des poules de la région méditerranéenne.

A ce dernier trait de supériorité, le cultivateur de le région nord-est de la province de Québec aura reconnu que c'est parmi les poules méditerranéennes qu'il doit choisir celle qui lui convient.

Mais après ce premier pas dans la voie, à l'extrémité de laquelle lui apparaîtra la poule qui fera l'objet de son choix définitif, l'observation l'amènera à en faire un deuxième et un troisième.

Un examen attentif des diverses races de poules de cette région renommée lui permettra, en effet, de reconnaître qu'elles ne sont pas

---

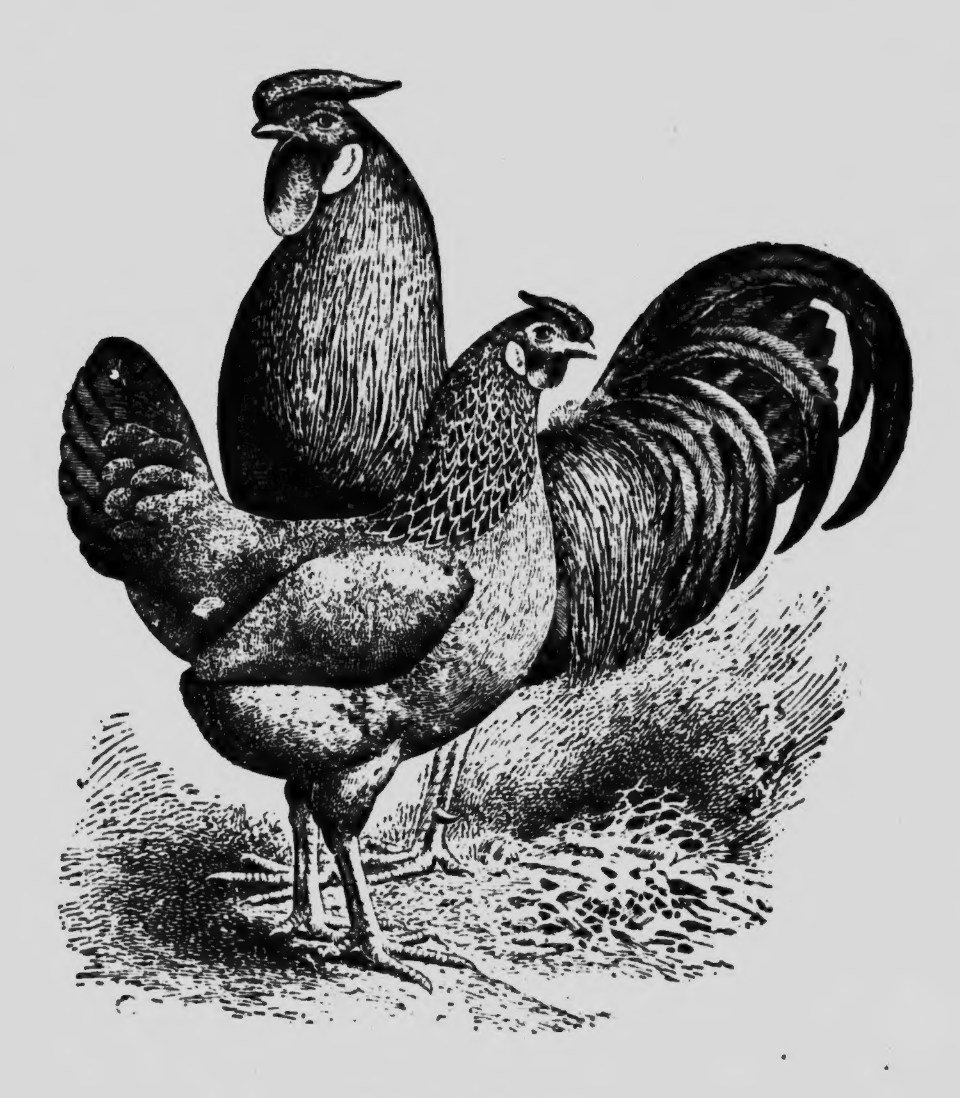
(1) *Statistiques officielles du Canada*, pour 1905, et *Rapports des fermes expérimentales*, de 1904, page 279.

toutes également douées des qualités qu'il a raison, et surtout, grand intérêt, d'exiger.

C'est ainsi que, comparant les races les unes aux autres, il s'apercevra d'abord que la Livourne se recommande par une plus grande rusticité, des muscles plus résistants, une santé à toute épreuve.

Circonscrite aux poules de cette race, son attention distinguera enfin les qualités qui font de la Livourne brune,—surtout celle à crête en forme de rosace (Rose-Comb), qui supporte mieux les grands froids de nos hivers—, la poule par excellence de notre climat, puisque, mieux que toutes ses rivales, elle en supporte les désavantages tout en conservant sa supériorité de pondeuse de premier ordre.

Eureka, pourra enfin s'écrier le cultivateur, car il aura vraiment trouvé la poule à nulle autre pareille : la Livourne brune à crête en forme de rosace (Rose-Comb Brown Leghorn).



Livourne brune

II

RÈGLES D'ÉLEVAGE DE LA POULE

N'élever que des races pures : voilà la plus importante règle d'élevage de la poule.

Cette seconde partie a justement pour objet de développer et d'expliquer ce précepte posé par Voitellier, dans son ouvrage intitulé : *L'Incubation artificielle et la Basse-Cour*.

L'hérédité, telle est la loi en vertu de laquelle les animaux transmettent leurs caractères propres directement à leur descendance ; c'est la transmission *directe* des caractères, des qualités et des défauts physiques des parents à leurs petits ; tandis que l'*atavisme*, c'est la transmission *indirecte* des caractères, des qualités et des défauts physiques des grands-parents à leurs descendants même éloignés.

Tout est héréditaire dans les animaux : les caractères généraux de la race, la conformation du corps, la couleur du pelage ou du plumage, les anomalies, les maladies, les tics, les manies,

les allures, les instincts, etc. ; mais il n'y a que les *races pures* (1), ou fixées depuis longtemps qui, sous la puissance de l'hérédité, transmettent, *avec constance* à leurs descendants leurs caractères distinctifs, leurs aptitudes, leurs mœurs, les qualités et les défauts qui leur sont propres, tandis que, dans les croisements, ces caractères ne se transmettent pas avec autant de fixité.

En vertu de la loi de l'atavisme, les individus qui résultent du mélange de deux races distinctes reproduisent ordinairement plus ou moins imparfaitement le type de l'une des races mères qui ont contribué à former la race métisse. Dans ces cas encore, la rétrogradation ou la tendance de retour à l'un des deux types primitifs se révèle toujours, mais à un degré variable d'intensité, de générations en générations, il arrive même, après un certain nombre de générations, qu'on voit apparaître des individus qui s'éloignent complètement de leurs auteurs immédiats et tendent à ressembler à l'un des procréateurs primitifs de la nouvelle race, ou à

(1) Il faut entendre par *race pure* celle qui est fixée depuis très longtemps.

l'un des ascendants paternels ou maternels des reproducteurs primitifs.

L'*atavisme*, comme on l'a déjà vu, est la transmission *indirecte* des caractères généraux, des défauts et qualités des ancêtres paternels et maternels à leurs descendants.

C'est ce que les anglais appellent *breeding back*, et les allemands, le *coup en arrière*, le coup de *rappel*, ou la *rétrogradation*.

En zootechnie, c'est la tendance de retour au type primitif, qui se manifeste chez les produits des animaux et surtout chez les métis issus de producteurs appartenant à des races différentes.

Like produces like : tout être reproduit son semblable, disent les zootechniciens anglais, mais à la condition seulement que le couple reproducteur soit de race pure et placé dans les mêmes conditions hygiéniques et climatologiques que les parents dont il est issu.

Le *croisement* ou le *métissage*, c'est l'union ou le mélange de deux races distinctes, en vue d'en produire une troisième, ayant ses caractères propres, qui la font différer des deux races mères d'où elle est sortie.

Mais l'expérience a démontré que, lorsqu'on mêle deux races distinctes, l'une indigène ou d'origine ancienne, l'autre exotique ou d'origine nouvelle, cette dernière s'efface graduellement au fur et à mesure que les générations s'accumulent ; tandis que la première, c'est-à-dire celle qui était en possession de l'indigénat, persiste presque exclusivement dans ses produits, si les métis qu'on veut faire reproduire entre eux, en vue de fixer et de maintenir la race, sont placés dans les mêmes conditions hygiéniques et climatologiques auxquelles la race primitive ou indigène doit son sang, sa forme, sa taille et ses aptitudes.

Dans ces conditions, la progression vers la prépondérance incontestée et définitive de la vieille race indigène est certaine et s'établit d'une manière régulière, mathématique et progressive, de générations en générations, jusqu'à ce qu'il n'existe plus aucune trace du sang de la race à améliorer.

La *sélection*, en zootechnie, signifie le choix des reproducteurs qui présentent au plus haut degré les caractères propres de la race à la-

quelle ils appartiennent, en vue de perpétuer, sinon de développer, dans la race les qualités et les aptitudes qui la distinguent et la caractérisent. Dans la sélection il faut tenir compte non-seulement des formes, des couleurs, etc., mais aussi de la constitution et de la santé, afin de développer davantage l'aptitude, et, par là, d'augmenter le profit. Pour parler seulement de la santé, par exemple, tout le monde sait que si les reproducteurs sont malades, les produits le sont davantage, en vertu de la force acquise par la consanguinité.

Il faut donc rechercher les reproducteurs qui se rapprochent le plus de la perfection ou de l'idéal que l'on a en vue.

Si l'éleveur veut ramener, par exemple, toutes les poules de son poulailler à un type quelconque, il faut qu'il recherche chez les reproducteurs *des deux sexes* les caractères qui se rapprochent le plus du type qu'il veut reproduire; car, si le coq exerce une influence prépondérante sur les formes et les aptitudes de sa progéniture, la poule n'en est pas moins pour beaucoup dans la conformation et les qualités de sa descendance.

Sélection veut donc dire choix raisonné. C'est le moyen le plus simple, le plus important, le plus efficace ; pourvu qu'il soit pratiqué avec soin, les résultats en sont vraiment étonnants. C'est aussi le moyen le plus sûr de fixer les caractères héréditaires de la race, principalement en ce qui regarde une constitution vigoureuse, c'est-à-dire une santé robuste, chose essentielle, indispensable à considérer pour l'éleveur qui veut un bon profit.

Il arrive assez fréquemment, dans les fermes et dans les poulaillers, qu'une poule se fait remarquer par une ponte merveilleuse qui la distingue des autres poules de sa race. Dans ce cas, il faut avoir recours aux procédés d'élevage que les frères Colling ont appliqué à la race Durham et qui sont bien connus de tous les éleveurs ; il faut accoupler la poule successivement avec l'un de ses petits, puis avec le produit de ce premier accouplement, jusqu'à ce que les descendants présentent, au même degré que dans la mère, les qualités qu'on veut reproduire ; à condition toutefois que les reproducteurs soient de constitution et de santé irré-

prochables, surtout sans aucune trace de maladie héréditaire.

Il en est de même, lorsqu'on possède un coq d'une race quelconque, comme, par exemple, un coq sauvage, et qu'on n'en possède pas la poule. Dans ce cas, on procède comme précédemment : on accouple le coq avec une poule qui a avec lui quelques rapports de taille de conformation et de plumage, une poule de combat, par exemple ; on choisira, parmi les poulettes issues de cette alliance, celle qui se rapprochera le plus du type qu'on veut reproduire et on l'accouplera avec le vieux coq dont elle descend. L'année suivante, on choisira, parmi les poulettes issues de l'accouplement du coq avec l'une de ses poulettes, celle qui se rapprochera le plus du type du coq, on l'accouplera, comme précédemment, avec le vieux coq, et l'on continuera à procéder de la même manière tant que le coq ne sera pas devenu stérile ; plus les générations s'accumuleront, plus le sang du vieux coq dominera et absorbera celui de la poule.

Quant aux prétendus effets néfastes qu'il y aurait lieu de craindre de ces alliances consanguines répétées chez la poule, il résulte de l'expérience, des observations et des enquêtes entreprises et menées à bonne fin, pendant vingt années d'études et de travail, de la part du savant naturaliste belge, V. La Perre de Roo, que ces prétendus accidents *ne se sont jamais produits*, et cet auteur défie qui que ce soit de prouver que des accidents fâcheux, *imputables à la consanguinité*, se soient jamais reproduits avec constance chez la poule.

La sélection implique nécessairement la consanguinité. *Le semblable produit le semblable.*

La *consanguinité* est l'accouplement entre proches parents. Elle a pour effet de fixer très rapidement les qualités de ces derniers.

Voici ce que M. Voitellier, de Mantes (France), qui, tous les ans, fait éclore artificiellement environ cinquante mille poussins, en dit dans *L'Aviculteur*, journal dont il était le directeur :

“ L'éleveur théoricien, l'amateur qui a lu les ouvrages spéciaux, qui trouve, et souvent avec

raison, que ses voisins de campagne *n'y connaissent rien*, procède autrement. Pour lui, le grand écueil de l'élevage, aussi bien pour les volailles que pour les moutons, les vaches ou les chevaux, la source de tous les maux, est la consanguinité. Aussi, comme il s'en préserve ! Aurait-il dans ses jeunes poulets le plus beau coq qu'il soit possible de trouver, il offre dans les journaux spéciaux de l'échanger contre un coq de même race, *pour éviter la consanguinité*. Ce système a parfois du bon et donne d'excellents résultats quand, par hasard, le sujet reçu en échange est supérieur en qualité à celui que l'on a envoyé, et l'on s'extasie sur l'heureuse influence du changement de sang, mais la plupart du temps, l'effet contraire se produit. Vous aviez une race très pure et bien fixée, vous introduisez dans votre basse-cour un coq de belle apparence, mais dont la provenance est absolument inconnue, et vous êtes tout surpris, l'année suivante, de constater un véritable croisement et une modification complète du type de race que vous possédiez ; ce sont les lois de l'atavisme qui ont exercé leur influence et causé tout le désordre. Avec cette habitude du changement de sang, on peut arriver, si l'on est heureux dans ses échanges, si le hasard

vous sert à souhait, à entretenir tant bien que mal une race au même niveau pendant plusieurs années ; tantôt elle gagnera, tantôt elle perdra, mais l'amélioration, la modification dans un sens défini, en un mot le perfectionnement, est absolument impossible.

" Il n'y a qu'un seul moyen de conserver dans toute sa pureté une race irréprochable : c'est la sélection dans la consanguinité."

Et plus loin il ajoute :

" Il n'y a qu'un moyen de conserver une race dans toute sa pureté, de développer ses qualités et ses aptitudes spéciales, non seulement de maintenir, mais d'augmenter sa force de vitalité et sa puissance de reproduction, c'est de pratiquer la sélection d'une manière constante et rationnelle."

La sélection quant à la consanguinité, de générations en générations, tel est l'unique fondement des règles à suivre pour améliorer et perfectionner les races de poules.

A ceux qui auraient des doutes sur la valeur de ces préceptes, je dis simplement que leur application rigoureuse à l'espèce chevaline a produit le cheval arabe. La démonstration n'est-elle pas assez probante ?

D'après les principaux naturalistes, et aussi d'après les éleveurs de poules les mieux autorisés, il y a égalité d'influence du coq et de la poule sur les formes et les qualités de leur progéniture (1).

En même temps qu'on mettra en pratique les règles d'élevage qui précèdent, on devra toujours avoir soin :

1o. De ne mêler à ses poules, choisies et saines, que des coqs de race parfaitement pure et de constitution très robuste, en un mot, des

---

(1) La plus grande partie de ce qui précède est empruntée à l'excellent ouvrage intitulé : *La Consanguinité et les Effets de l'Hérédité*, par le savant naturaliste belge, V. La Perre de Roo. Ce travail a coûté à son auteur vingt années d'études et de recherches, et lui a valu d'être récompensé d'une médaille de première classe par le directeur du *Jardin d'Acclimatation de Paris*.

Il m'était impossible de dire aussi bien ni avec la même autorité ce qui touche à cette question importante, où la science et la pratique marchent de pair. Le cadre du présent ouvrage étant très restreint, il ne me faut donner que des extraits bien mutilés de ce volume dont je recommande tout particulièrement l'étude aux personnes qui en ont le loisir.

A consulter, aussi, l'ouvrage classique sur l'élevage des animaux domestiques : *Traité de Zootechnie*, par A. Sanson, tome II, 4e édition, 1901, Paris.

types aussi parfaits que possible sous le rapport de la forme, de l'âge, de la grosseur et de la couleur.

2o. De ne se servir que d'œufs provenant de sujets ayant atteint leur entier développement, c'est-à-dire l'âge de deux ans. C'est à cet âge seulement que les coqs et les poules sont à leur maximum de vigueur, et conséquemment, le plus propres à la reproduction. Il est vrai qu'à l'âge de dix-huit mois, ils semblent avoir acquis tout leur développement, sinon en grosseur, du moins en longueur. Mais la charpente osseuse est encore incomplète ; ce n'est qu'à deux ans que les prolongements des os, appelés apophyses, se soudent à l'os principal. De façon générale, il convient de ne faire servir les poules, pour la reproduction, que pendant deux saisons, et les coqs, trois saisons.

FIN

III

NOTIONS PARTICULIÈRES
SUR
L'ÉLEVAGE DE LA POULE

I

INCUBATION

Il est important de faire un choix scrupuleux des œufs destinés à l'incubation. Il faut choisir ceux qui ont une coque régulière, dure et cassante, éliminer les œufs à coquille fine, celle-ci facilitant trop rapidement la déperdition du blanc de l'œuf nécessaire à la formation du poussin.

Bien des personnes recherchent des coquilles minces, pensant que le poussin la percera plus facilement : c'est une erreur.

Entre la coque de l'œuf et le poussin, il y a une pellicule, une membrane. Lorsque la coque est dure, cette membrane est mince ; et, au contraire, quand la coque est mince, la pellicule est épaisse. Le poussin becquète facile-

ment une coque cassante, dure et sèche, mais ne peut transpercer une peau parcheminée. De là, la nécessité de fournir beaucoup de calcaire à la poule : les écailles d'huîtres, écrasées, mais non brûlées, ainsi que les coquilles des œufs dépensés, sont ce qu'il y a de mieux.

Les œufs destinés à l'incubation, surtout s'ils doivent subir auparavant les dangers de l'exportation, ne devraient pas avoir plus de quinze jours, pour que se conserve l'eau de leur blanc. De plus, l'œuf plein supporte mieux le voyage que celui qui a déjà une chambre à air.

En effet, les œufs vieux pondus ont leur chambre à air trop grande et ont perdu une trop forte proportion de leurs principes aqueux, indispensables au développement régulier et normal du poussin.

Il convient d'écarter les œufs à deux jaunes ; ils donnent naissance à des poussins qui meurent au quinzième jour, ou ils produisent des monstres. Ces œufs se reconnaissent facilement par leurs dimensions anormales, égalant, à peu de chose près, deux œufs ordinaires.

Doivent être rejetés également : les œufs à coquille trop mince, les œufs difformes, les œufs entourés d'une dépression ou d'un renflement circulaire.

Il en est de même des œufs à coquille marbrée, ou de ceux dont la couleur n'est pas bien franche, et qui sont presque toujours clairs.

Pour que l'incubation se fasse parfaitement bien, il faut que la coque puisse laisser pénétrer l'air si nécessaire à la formation du poussin. De là, nécessité de laver soigneusement, lorsqu'ils sont malpropres, les œufs que l'on veut mettre sous la couveuse.

Ce ne sont pas les plus gros œufs qui donnent naissance aux plus gros poussins, mais bien les œufs dont le jaune est le plus gros. Les poussins qui en naîtront seront, en général, très vigoureux et s'élèveront facilement. L'amateur et le spéculateur donc ont un égal intérêt à ne jamais perdre de vue ce principe d'élevage : *Les beaux et bons œufs donnent de beaux et bons produits ; et, réciproquement, les bonnes poules produisent de beaux et bons œufs. Puis, corollairement, les beaux poussins sont une pépinière de bonnes pondeuses.*

A peu d'exceptions près, la grosseur des œufs varie encore selon la race et aussi selon l'âge. Une poule de dix ou douze mois pond des œufs plus petits que la poule de deux ans.

C'est avant la fin de la première année que la poule commence à pondre ; c'est dans la deuxième, la troisième et la quatrième année qu'elle devient vraiment féconde ; après ce laps de temps, sa fécondité va diminuant chaque année.

Les poussins qui éclosent les premiers proviennent des œufs les plus frais lors de la mise en incubation.

Il convient de n'employer que la poule pour l'incubation, notre climat rigoureux ne se prêtant pas à l'emploi profitable des incubateurs et encore moins des éleveuses artificielles.

Il convient de toujours faire couver plusieurs poules à la fois ; cela sauve du temps et de l'argent.

La confection des nids ou couvoirs a son importance. Tout le monde sait que, lorsque la poule couve suivant son instinct, elle dépose ses œufs sur la terre un peu humide. Non seulement dans ces conditions tous les œufs

éclosent, mais en outre les poussins sont plus vigoureux. En cela, comme dans tout le reste d'ailleurs, imitons la nature.

Dans ce but, on ne peut rien faire de mieux que de prendre un bon morceau de gazon, qu'on retourne, qu'on creuse quelque peu au milieu, en forme de soucoupe, et qu'on place, ainsi préparé, au fond d'une boîte vide, dont on enlève un des bouts et que l'on pose sur l'une de ses faces. On y dispose ensuite une couche, d'à peu près un pouce, de paille de bois d'emballage, parce que son odeur chasse les parasites. A défaut de cette paille, on pourrait employer la paille ordinaire brisée. Si la chaleur fait sécher le gazon trop vite, il faut en arroser les bords d'un peu d'eau tiède.

Dans ce nid, qu'on aura le soin de mettre à un endroit où les autres poules ne puissent l'atteindre pour y troubler la couveuse, on dépose quatre œufs de porcelaine sur lesquels on laisse la couveuse pendant deux jours pour s'assurer de ses dispositions. Si la couveuse persiste à s'y tenir, on substitue alors aux œufs de porcelaine les œufs naturels au nombre

d'une douzaine généralement, plutôt moins que plus.

Choisir une poule âgée de 4 ans, est un bon moyen d'assurer le succès de la couvaison.

Si l'endroit où l'on fait couver est blanchi à la chaux, ou, préférablement encore, enduit d'huile de lin, à laquelle on aura ajouté un peu d'huile de cèdre, on aura de grandes chances qu'il n'y ait pas de ces parasites auxquels il faut faire la guerre sans trêve ni merci. On augmentera encore ces chances en projetant au fond de la plume de la couveuse et de son nid, au moyen d'un vaporisateur, une petite quantité d'un mélange composé d'une cuillerée à dessert de teinture de staphysaigre (herbe aux poux) et d'un demiard d'eau tiède.

Dans la région nord-est de la province de Québec, le meilleur temps pour l'éclosion des œufs de poule est le mois de juin, et le mois de juin seulement ; ces œufs doivent avoir été fécondés, pondus et mis en incubation aussitôt que possible après la grande marée de mai. Les poussins éclosent alors que la nature, échap-

pant aux fréquents et brusques changements de température, se réveille et infuse une énergie nouvelle dans tous les êtres vivants.

On doit ajouter que l'herbe est l'aliment qui assure une plus forte coloration au jaune de l'œuf ; et plus cette coloration est prononcée, plus on a de chance que les germes des œufs fécondés auront une plus grande vitalité. Or l'herbe ne vient pas ici, en quantité suffisante pour satisfaire le besoin qu'en a la poule, avant le mois de mai. Par conséquent, il est généralement impossible de faire couver les œufs avec profit avant la fin de ce mois, si l'on veut être sûr du succès. Aussi la période d'éclosion convenable est ici très courte. En effet. passé le mois de juin, les poulets ne sauraient résister profitablement aux chaleurs de l'été (juillet jusqu'à la mi-août), non plus qu'aux premiers froids d'automne.

On est souvent fort étonné de la mortalité considérable qui sévit certaines années chez les poussins. Si l'on observait avec soin, on n'aurait pas de difficulté, d'après ce qui précède, trouver la cause de ces mécomptes.

Un excellent moyen d'abréger le temps de l'incubation et d'obtenir aussi du même coup des poussins plus forts, c'est de mettre sous la couveuse les œufs à mesure qu'ils sont pondus, encore chauds, pendant une seule et même matinée. On gagnera par ce moyen deux jours, et les poussins ainsi obtenus seront supérieurs sous tous les rapports.

Si l'on procède de cette manière, les œufs doivent être mis sous la couveuse sur le même côté qu'ils ont été déposés par la pondeuse, afin que les couches sur lesquelles repose le germe ne soient pas dérangées et que ce dernier reste à son état normal ; car, si l'œuf est renversé, la réussite est au moins douteuse. C'est ce qui explique, en partie, le peu de succès que l'on obtient des œufs vieillis, surtout lorsqu'ils viennent de loin.

L'opération une fois commencée, on ne doit plus toucher aux œufs, laissant la poule agir suivant son instinct. Néanmoins, s'il arrive qu'un œuf se casse par accident, il faut l'enlever avec soin, laver avec de l'eau tiède ceux qui sont salis, sans les secouer, et les remettre en place.

Que l'on n'oublie pas de choisir des œufs à coque très dure, ce qui facilite l'éclosion, malgré la croyance contraire malheureusement trop répandue.

II

CHOIX DES POUSSINS ET LEUR ÉLEVAGE

On ne doit pas faciliter l'éclosion des faibles ; il vaut mieux les laisser succomber. Ce que l'on perd sur la quantité est amplement compensé par la qualité. C'est l'un des principaux moyens à employer pour obtenir des reproducteurs d'une grande vigueur, et, par le fait même, des poules pouvant fournir une abondante production d'œufs.

Quelques jours après l'éclosion, lorsque les poussins font leurs premières plumes, il est important d'en faire une sélection rigoureuse, en ne gardant, surtout si c'est en vue de la reproduction, que ceux qui se couvrent de plumes dans le plus court espace de temps possible.

Une bonne hygiène et une alimentation appropriée sont aussi deux choses indispensables.

Le meilleur endroit pour garder les poulets, c'est un *verger*. Ils y croîtront facilement et agréablement, grâce à la faculté qu'ils y auront de gratter à leur aise.

Le *verger-basse-cour* a le grand avantage de rapporter des fruits, des poulets, des poules et des œufs. Non seulement les poulets et les poules y déposent un engrais très utile au progrès des arbres, ils s'y nourrissent encore d'insectes de toute sorte qui nuiraient aux fruits ou aux racines.

On ne saurait imaginer quels beaux élèves on peut obtenir et quel goût excellent on leur fait acquérir, en les faisant vivre en quelque sorte dans les mêmes conditions que le gibier qui se nourrit d'insectes et de plantes aromatiques.

C'est plaisir de voir dans le verger, pendant la grande chaleur du jour, les poulets faisant la sieste par groupes, à l'ombre épaisse de quelques arbustes, après avoir, pendant la fraîcheur du matin, dévoré les nombreux in-

sectes qu'ils recherchent toujours avec une avidité sans égale.

Les poulets élevés ainsi atteignent leur volume complet dans les deux tiers du temps ordinaire, coûtent quatre fois moins cher et fournissent une chair succulente. Le résultat est encore plus tangible si on l'envisage sous le rapport de la production des œufs : quantité, grosseur—du jaune principalement—, saveur, pouvoir nutritif.

Les poulets livrés au régime de la liberté dans les vergers, les bois et les prairies, acquièrent au bout des deux premiers mois un volume extraordinaire, se couvrent rapidement de plumes et jouissent d'une constitution très robuste.

Nous en avons pour garant le témoignage de M. E. Lemoine, éleveur émérite, comme chacun le sait. Voici ses paroles :

« Les poulets en liberté dans les champs et nés dans une bonne saison, n'ont jamais d'affections rhumatismales, parce qu'ils mangent beaucoup plus de sauterelles et autres insectes que de grains ».

C'est l'instinct qui les porte à préférer au grain les insectes et la verdure, et la pratique

montre qu'en cela encore ils sont bien avisés. En effet, la poule qu'on nourrit exclusivement de grains perd l'appétit ; sa tête blanchit et enfle considérablement ; elle affaiblit, contracte la diarrhée, le rhumatisme et succombe finalement au vertige. Un autre mauvais effet de l'alimentation exclusive au grain, c'est de porter davantage la poule à couver.

III

MUE, PIQUAGE, HYGIÈNE ET DÉCOLLETAGE (ABATAGE) DE LA POULE

" La mue est un temps de crise pour tous les animaux qu'il faut alors nourrir avec plus de soin que d'habitude, pour les aider à produire l'énorme masse de matière organique qui leur est indispensable à cette époque. Les effets de la mue sont de donner à l'animal tout l'aspect de la jeunesse "... (Dr Sacc, *Chimie des Animaux*.)

a) Définition.—De tous les phénomènes physiologiques qui se rencontrent dans la vie de l'oiseau, il n'en est probablement pas de plus important que celui où il quitte sa livrée pour en revêtir une nouvelle ; c'est ce que l'on appelle la

mue. En effet, à l'époque du changement de plumage, l'oiseau traverse une période plus ou moins critique. Cette crise ne s'opère pas sans un malaise général qui se manifeste toujours par des troubles organiques plus ou moins sérieux ; et si, à ce moment, l'oiseau souffre de quelque affection morbide ou doit être mis en hivernement, presque toujours il succombe ; dans tous les cas, il y a chez lui dépérissement souvent assez notable. Les plumes repoussent, mais restent plus ou moins longtemps enveloppées dans leur étui ; c'est surtout à la tête et à la queue que cette particularité dans le développement des plumes se remarque.

Il y a chez la poule deux sortes de mue : l'une qui a lieu lorsque le poulet atteint l'âge de deux ou trois mois, alors qu'il perd son duvet pour se recouvrir de plumes proprement dites ; l'autre qui, chaque année, de juillet à novembre, renouvelle complètement le plumage de la poule.

De fait, la meilleure époque pour le commencement de la mue est le mois de juillet. Si elle commence plus tôt, la mue n'est que par-

tielle, les plumes tombant de nouveau en octobre ou novembre. Si la mue vient trop tard, les journées humides, les nuits longues et froides la font se prolonger indéfiniment. C'est donc dire qu'il ne faut aucunement essayer de la faire avancer ou reculer. Les poules très bien soignées font toujours leur mue en temps normal.

Sous notre climat, la mue de la poule dure de quatre-vingt-dix à cent jours ; plus laborieuse que chez les autres oiseaux, elle peut parfois causer la mort du poulet tardif. On l'a justement comparée au travail de la dentition chez l'enfant. Elle n'est pas une maladie proprement dite ; c'est plutôt une crise périodique annuelle, dont aucun oiseau n'est exempt : elle coïncide sensiblement avec l'arrêt de la végétation. Ce même phénomène physiologique se remarque dans les espèces animales sauvages et domestiques.

La mue annuelle est toujours complète chez les oiseaux. Cette mue est d'autant plus pénible que le climat est plus froid. C'est aussi en automne qu'a lieu la mue du poulet, et, comme pour la poule, elle est d'autant plus

difficile, que la saison est plus rigoureuse ; mais pour le poulet, elle ne s'opère que partiellement.

A l'approche de la mue, la poule est morne, abattue ; ses plumes sont hérissées et perdent leur lustre. Elle est faible et languissante, se secoue souvent de côté et d'autre pour faire tomber les plumes qui se détachent, les tire avec le bec en se grattant la peau. Pendant la mue, la poule mange peu, elle est altérée. Cependant l'œil reste bon et les ailes non tombantes.

« La mue chez la poule est le *criterium* de sa force. Se fait-elle rapidement, sans altérer la santé ni arrêter complètement la ponte, on peut être certain que cet oiseau est très fort et offre les meilleures garanties pour l'avenir.

« S'opère-t-elle, au contraire, avec lenteur et en laissant chez la poule un état de langueur et de maladie apparente, on aura là un indice infaillible de vieillesse ou de faiblesse.

« Si, à l'automne, on veut choisir une bonne poule pondeuse pour l'hiver et le printemps, on gardera celle à mue facile et de courte durée. C'est même l'époque la plus favorable pour faire le meilleur triage possible

de la poule adulte. Plus cette crise annuelle se fait promptement, et moins longtemps la ponte est arrêtée, plus la poule est vigoureuse et donne de profit. Ce triage s'impose avec encore plus de force, s'il s'agit de poulets ». (1)

b) Soins hygiéniques pendant la mue.— Pendant la mue, il faut que la poule soit enfermée dans le poulailler avant l'heure accoutumée, et qu'elle n'en sorte que plus tard.

La pluie lui étant très préjudiciable à ce moment, il faut, lorsqu'il pleut, avoir soin de la faire rentrer au poulailler et de l'y tenir sèchement.

Il est bon de ramasser et de brûler, chaque jour, les plumes qui tombent, afin de détruire les parasites qui y sont attachés.

c) Alimentation pendant la mue. —« La mue d'automne est d'autant plus sensible que,

---

(1) *Farmer's Bulletin, No 41, Fowls : Care and Feeding, by Prof. G. C. Watson, Washington, D. C., U. S. 1896.*

sous l'influence des premiers froids, la protéine de production a une disposition spéciale à se transformer en graisse, pour constituer la provision de combustible en réserve pour l'hiver. Si, à cette saison, on n'augmente pas aussitôt l'intensité de la ration, surtout *sa richesse en protéine*, il se manifeste promptement un ralentissement très prononcé dans la production ; les chevaux sont moins forts, le lait des vaches diminue, les bêtes à l'engrais restent stationnaires, la croissance des jeunes s'arrête, *les poules cessent de pondre*. C'est ce que les praticiens ont souvent remarqué, quelquefois sans en deviner la cause ». (1)

La mue s'opère avec facilité lorsque la poule est toujours nourrie abondamment et judicieusement. Une certaine quantité de graisse acquise à l'avance servira de réserve pour la période la plus critique, alors que la poule ne mange que très peu.

---

(1) *Alimentation rationnelle du Bétail*, par Jules Crevat, page 136, 1e édition, 1885.

L'alimentation rationnelle de la poule, à cette époque, comme pendant tout le temps de sa ponte, est la ration de production, dont il est question à la page 11 de ma brochure intitulée : *Alimentation de la Poule.*

Il est à remarquer que cette ration, fournie à la poule au mois de juin, alors que la ponte se ralentit beaucoup, se transforme en graisse, pour fournir la réserve dont il a été parlé ci-dessus. On doit y ajouter le chou pommé, à cause du soufre assimilable qu'il contient en plus forte quantité que les autres aliments, et dont la poule a un réel besoin à ce moment et tout le temps que dure la mue, pour le renouvellement de ses plumes, et aussi pour la formation de ses œufs.

Conjointement avec ce régime alimentaire, il faut à la poule, de toute nécessité, un grand espace à parcourir, où il y ait beaucoup de verdure et d'insectes, qui fourniront les autres éléments minéraux et organiques indispensables pour une mue courte et facile.

Ainsi nourrie et soignée, la poule commence sa mue plus tôt, la fait plus promptement et

avec plus de facilité, est par conséquent mieux préparée à supporter les rigueurs de l'hiver : elle ne cesse même presque pas de pondre ou elle reprend beaucoup plus tôt sa ponte normale, en raccourcissant ainsi notablement la période de non-production ; le coq est plus fort, ce qui assure la fécondité des œufs.

Le *piquage* est dû au manque d'exercice. La poule, qui a beaucoup d'espace à sa disposition pour s'occuper, se distraire, ne se pique pas. L'hiver, lorsque la poule est enfermée dans le poulailler, on suspend, au-dessus d'elle, de la viande et des choux, en ayant soin de les placer assez haut et de manière qu'ils se balancent dès qu'elle y vient toucher. Par ce moyen on lui procure la distraction et l'exercice indispensables pour l'empêcher de se piquer.

« La vraie médecine vétérinaire aussi bien qu'humaine doit chercher, non pas à tuer un microbe, mais à guérir un malade. Tâcher de supprimer les causes de maladie, changer le sujet de milieu, voilà ce qu'il faut faire.

« Ces préceptes, qui pourraient être clichés en tête de tous les traités de zootechnie pour servir de maxime aux éleveurs, a pour auteur

un des princes de la science moderne, une des lumières de la Faculté de médecine.

« L'hygiène, en effet, est la vraie médecine de l'éleveur. Supprimer les causes de maladie est moins dispendieux que n'importe quel traitement, fût-il aussi prompt qu'infaillible.

« Quand le mal est arrivé, il faut bien le combattre par tous les moyens imaginables, et appeler à son secours toutes les ressources de la thérapeutique, mais prévenir les effets de ce mal, en en supprimant les causes, nous semble une science bien supérieure.

« Evitez le vent, l'humidité... (1).

« Evitez aussi une agglomération. Rien n'est plus contraire à la santé et à la production des volailles qu'une trop grande réunion sur un même point. Étant donné que l'on n'a pour entretenir dix poules qu'un espace restreint, il sera toujours plus avantageux d'en sacrifier tout de suite quatre ou cinq, fussent-elles de grande valeur, que de chercher à les entretenir même avec des soins minutieux. En les conser-

---

(1) Et, avec non moins de soin, les courants d'air, aussi dommageables que l'humidité. (A.)

vant, toutes peuvent périr, à bref délai, de septicémie ou à la moindre attaque de diphtérie. Aurait-on la chance d'éviter les maladies, à coup sûr les œufs seraient rares et rarement fécondés. La moitié des sujets, bien portants et vigoureux, produiraient autant d'œufs, et presque tous contiendraient des germes susceptibles de donner naissance à des poussins robustes et bien constitués.

« Enfin la santé d'abord et l'hygiène comme point de départ de la santé. » (1)

La *peur* est aussi sans contredit l'une des choses qui font le plus tort à la poule. Par contre, ce qui lui fait le plus de bien, ce sont les *bons soins*. Il ne faut donc pas l'effrayer, ni la troubler.

Mais en dépit de toutes les précautions et de tous les bons soins, il pourra encore arriver à la poule d'être malade quelquefois.

Son malaise le plus fréquent vient des désordres des organes digestifs, et la diarrhée en est le symptôme principal.

---

(1) *L'Incubation artificielle et la Basse-Cour*, par Voitellier.

D'ordinaire, une seule dose de *croûte de pain carbonisée* (charbon végétal assimilable) et concassée a promptement raison de cette indisposition.

Dose s'entend ici de ce qu'une poule peut manger en une seule fois.

C'est par l'emploi de toutes les précautions et de tous les moyens qui sont relatés dans cet ouvrage, que les éleveurs des Etats-Unis sont parvenus à former une poule de premier ordre.

Celle que, dans leurs catalogues, ils désignent sous le N° 1 et qu'ils vendent à des prix très élevés, est éclose sans aucun aide.

On doit donc toujours donner la préférence à la poule provenant d'un poussin qui s'est recouvert de duvet et de plumes plus rapidement que les autres, parce qu'elle est d'ordinaire plus forte, plus vigoureuse, et qu'elle fait avec plus de facilité sa mue annuelle.

En toutes choses, sachons découvrir les secrets de la nature, et nous arriverons toujours bons premiers.

Afin que l'élevage de la poule soit aussi lucratif que possible, il faut nécessairement en

tirer *tout* ce qu'il peut donner. Or, quelle est la marche à suivre pour arriver à ce résultat ?

D'abord, élever la poule pour les œufs ; ensuite, la tuer lorsque la production des œufs n'est plus assez abondante pour être profitable.

A quel âge faut-il donc tuer la poule ?

D'après les physiologistes, et comme l'ont observé quelques éleveurs sérieux, une poule peut pondre environ 600 œufs dans sa vie. Le tableau suivant indique le nombre d'œufs que généralement une poule pond chaque année, du 1er janvier au 31 décembre:

						Œufs
1e	année	elle	pond	en	moyenne	20
2e	"	"	"	"	"	120
3e	"	"	"	"	"	135
4e	"	"	"	"	"	115
5e	"	"	"	"	"	80
6e	"	"	"	"	"	60
7e	"	"	"	"	"	40
8e	"	"	"	"	"	20
9e	"	"	"	"	"	10
					TOTAL	600

On comprend facilement pourquoi le nombre d'œufs de la première année est restreint. C'est que la poule qui les donne, née en juin, ne commence généralement à pondre qu'en décembre. On n'a donc qu'un mois de ponte pendant la première année.

D'après les résultats indiqués dans le tableau ci-dessus, on voit qu'il n'y a pas de profit à garder la poule comme pondeuse plus de quatre ans. La cinquième année, il y aura encore avantage à la garder, pourvu qu'elle couve et élève des poulets.

Cinq ans, c'est donc le temps qu'il faut à la poule pour donner les 470 œufs, environ, qu'elle peut pondre économiquement. Après ce laps de temps, elle n'est plus profitable, et c'est alors seulement que, sa chair redevenant tendre, elle doit être tuée, au commencement de l'hiver, lorsque la sixième mue commence.

Il faut aussi remarquer qu'elle possède alors une autre qualité précieuse au point de vue du gain : c'est le poids qui lui est venu avec l'âge.

Décolletage (abatage) et plumage de la poule. — Il y a différentes manières de tuer la

poule. Aux États-Unis, on lui coupe d'abord l'artère au fond de la bouche, et ensuite on lui passe le couteau à travers le cerveau. En France, on tue la poule en lui coupant l'artère carotide et en lui enfonçant la pointe d'un couteau entre les vertèbres du cou. Dans divers pays, notamment en Belgique et dans une grande partie de l'Angleterre, on ne saigne pas la poule ; on la tue par la dislocation des vertèbres du cou. Mais ces moyens ont tous des inconvénients.

Je préfère *assommer* la poule, en la prenant par les pattes et en lui assénant un coup de baton sur la tête, afin que la saignée puisse se pratiquer sans douleur.

Pour la saigner, on enfonce la pointe d'un couteau très bien aiguisé sous l'artère carotide (qui passe sous l'oreille) et que l'on tranche d'un coup sec, en ramenant vivement le couteau vers soi. Après quoi on suspend la poule par la patte gauche, si l'incision a été faite à droite, et *vice versa*, dans le cas contraire, pour que le sang s'écoule facilement et complètement.

Il est à propos de rappeler que la poule, digérant rapidement, le jeûne de la nuit suffit

avant de la tuer ; c'est dire qu'il est préférable de la saigner le matin.

Aussitôt que la poule est morte, on enlève les grandes plumes, en ayant bien soin qu'elles ne soient pas souillées par le sang qui s'écoule du cou, puis on arrache les petites. Inutile d'ajouter que le plumage doit se faire à sec.

Il ne faut pas laisser la plus petite plume — car la moindre tache noire sur la peau blanche nuirait à la vente —, si ce n'est, toutefois, les plumes de la partie supérieure du camail, les premières du cou formant collier près de la tête, et celles de la queue, qui contribuent à faire paraître la poule plus trapue, à faire ressortir la blancheur de la peau, et constituent un indice de race.

FIN

I

NATURE DES ALIMENTS

La poule, de même que tous les autres oiseaux de l'ordre auquel elle appartient, est réputée *granivore*. Mais comme elle affectionne tout particulièrement les végétaux en général et les substances animales de toute sorte, telles que : vers, insectes, etc., et même toute chair, on pourrait dire qu'elle est plutôt *omnivore*.

En effet, la physiologie animale enseigne que la poule a les organes digestifs conformés de telle façon qu'elle prend dans le règne animal et dans le règne végétal des aliments très variés qui se convertissent en la substance la plus riche et la plus utile à l'alimentation de l'homme : l'œuf.

Elle emprunte aussi au règne minéral. C'est ainsi qu'on la voit ingérer du gravier pour faci-

liter sa digestion, et du calcaire ou carbonate de chaux, pour former la coquille de ses œufs ; c'est là le seul rôle de ces deux substances qui, comme toutes les matières minérales, ne sont pas des aliments.

Mais la poule, trop souvent, même à l'état de liberté, de demi-liberté faudrait-il plutôt dire, en considérant l'espace si restreint qu'on lui accorde encore comme à regret, ne peut que trop rarement trouver tous les éléments nutritifs qui pourraient lui assurer une ponte abondante. On ne doit donc pas s'attendre qu'elle puisse, sans soins spéciaux, donner la pleine mesure de sa capacité comme pondeuse.

Lorsque, en hiver, elle est enfermée dans un poulailler, c'est alors surtout qu'il faut lui fournir l'alimentation complète, c'est-à-dire, mixte, qu'elle ne saurait trouver dans cet état de réclusion. Afin de lui procurer cette nourriture, il est indispensable de connaître les principaux éléments qui entrent dans la composition chimique des œufs, et qui sont surtout : l'azote, la chaux, l'acide phosphorique,...

Cette alimentation mixte comprend nécessai-

rement l'alternance qui est indispensable pour assurer la bonne santé de la poule, et, comme conséquence naturelle, pour lui faire produire beaucoup d'œufs.

Il ne faut jamais donner à la poule aucun aliment *mouillé* artificiellement ; ce serait pour elle une alimentation contraire à sa nature. En effet, son troisième estomac ou *gésier* est tapissé à l'intérieur d'une membrane pourvue de muscles forts, destinés à broyer des aliments plus ou moins durs. Le troisième estomac de la poule est peut-être l'appareil digestif le plus puissant que l'on rencontre chez les oiseaux. Réaumur, Redi, Spallanzani, dans leurs expériences sur la digestion, ont constaté qu'en moins de quatre heures, il peut réduire en poudre impalpable une boule de verre assez épaisse pour porter un poids de quatre livres.

La poule ne peut donc qu'éprouver de graves désordres dans cet organe, par suite de l'ingestion d'une nourriture propre à en diminuer l'énergie nécessaire. Les aliments secs ou normalement aqueux sont les meilleurs, les seuls bons à lui donner.

Ces aliments sont les seuls qui apaisent la faim d'une manière satisfaisante, avantageuse, économique, complète, et, par suite, profitable.

De cette doctrine si simple, parce qu'elle est conforme à la nature, on trouve la corroboration complète dans une conférence donnée par M. E. Carpiaux, et publiée par *L'Elevage*, de Bruxelles, livraison du 16 mai 1907, pages 28 et suivantes.

Après avoir d'abord cité l'opinion de M. Pulinckx, aviculteur des plus autorisés, qui recommande surtout les graines, la pâture, et prohibe l'usage des pâtées, qui forme des estomacs débiles, le conférencier continue en disant :

« Or, il est bien connu que les sujets nourris aux pâtées sont très lymphatiques ; la feuille de renseignements du ministère de l'agriculture de la Grande-Bretagne signale les bienfaits de l'alimentation au sec et l'absence d'accidents depuis la suppression des pâtées ».

Comme les liquides ne servent qu'à étancher la soif, le meilleur est la bonne eau fraîche et limpide.

Pas de graisse dans les aliments ; pas de

stimulants ; pas de *poudres à faire pondre.* Toutes ces substances sont contraires à la nature de la poule ; ses organes digestifs ne peuvent les supporter longtemps.

Ces vérités fondamentales admises, il reste encore à faire un choix entre les divers aliments dont peuvent se composer les rations de la poule ; les uns, et c'est le plus grand nombre, concourrent à la formation de la chair et de la graisse, les autres à la production des œufs.

Les seuls aliments qu'il faille employer pour obtenir une ponte abondante, sont ceux qui renferment une proportion élevée de protéine (substance azotée), unie aux agents minéraux dans leur composition chimique. Les autres, qui sont formés presque exclusivement d'hydrates de carbone, de graisse, de sucres, et autres principes et composés qui se transforment facilement en calorique (chaleur) et en graisse, ne sont guère aptes qu'à former de la chair et de la graisse.

Si les insectes de toute sorte, les vers, sauterelles et autres petits invertébrés forment, en été, la nourriture naturelle par excellence de la

poule pondeuse, de leur côté, les os calcinés et la viande maigre, constituent le type idéal de son alimentation animale pendant l'hiver.

En effet, les os calcinés renferment plus de chaux, d'acide phosphorique et autres agents minéraux *animalisés*, c'est-à-dire digestibles, nécessaires à la composition des œufs, que n'importe quel aliment connu.

L'avoine, le pain rassis (plus il est dur, mieux il vaut), les pois et les choux pommés, ces deux derniers surtout pendant le temps de la mue, voilà les meilleurs aliments végétaux pour assurer une ponte abondante.

Le pain entre autres, est l'aliment de la plus grande valeur, car, outre sa richesse en matières nutritives, toutes parfaitement digestibles et, par suite, absolument assimilables, il possède des propriétés toniques qui sont développées par la fermentation et la cuisson. Quand il est *carbonisé* il constitue le plus puissant correctif connu des organes digestifs de la poule.

Si l'on ajoute au pain une petite quantité de mélasse, cet aliment vaut alors encore davantage.

Voici un bon modèle de ration d'hiver, par tète, et par jour.

Le matin et le midi, alternativement :	Viande crue et maigre	½ once
	et	
	Os calcinés et concassés	½ "
	ou	
	Pain rassis, coupé ou concassé	1 "
Le soir :	Avoine (jetée dans la litière)	1½ "
	TOTAL	3½ onces

La portion du matin, distribuée le plus tôt possible, doit être, comme celle du midi, fractionnée en deux parties égales servies à environ deux heures d'intervalle.

La portion du soir se donne une couple d'heures avant le moment où la poule se juche pour la nuit.

Cette dernière portion de la ration journalière étant de la plus grande importance, il convient d'en dire quelques mots en particulier. Le soir, il est nécessaire de toujours donner à la poule une plus grande quantité d'un aliment très substantiel, dont la digestion demande un temps assez prolongé, à cause de la durée qui

doit s'écouler jusqu'à la distribution de la ration du lendemain, et aussi pour entretenir la chaleur animale.

On doit laisser constamment devant la poule, l'hiver, des choux pommés pendant tout le temps de la mue, et des choux de Siam le reste du temps, du charbon de bois, du granit concassé ou plus économiquement du gravier, des coquilles d'huîtres écrasées, mais non brûlées, ainsi que les coquilles, également écrasées, des œufs dépensés, mais pas de mortier, qui est de nature trop minérale, et, pour cela, très peu assimilable.

Il faut également fournir à la poule de l'eau claire, courante, si c'est possible, et de la neige, simultanément, du matin au soir. Il serait grandement préférable toutefois, que la poule pût aller prendre la neige elle-même en dehors du poulailler ; elle y trouverait le très grand avantage de respirer de l'air pur, et de prendre, en outre, un excellent exercice.

M. A. F. Hunter, l'un des principaux éleveurs de poules des États-Unis, et ex-rédacteur au *Farm-Poultry,* de Boston, au cours d'un ar-

ticle publié dans son journal et intitulé : *Manière de nourrir la Poule*, s'exprime de la manière suivante :

« La poule doit avoir le jabot (falle) vide le matin et bien plein le soir, mais elle ne doit pas se le remplir en une ou deux fois par jour avec grande précipitation, mais lentement, par petite quantité, et en y travaillant toute la journée.

« Le *travail* est aussi essentiel que l'alimentation elle-même. Sous le rapport de l'importance, l'activité vient immédiatement après une ration bien équilibrée, et le meilleur moyen de maintenir la poule en activité, c'est de l'obliger à chercher sa nourriture ».

La règle est donc de fractionner autant que possible la ration, afin de ne jamais satisfaire entièrement la faim de la poule, si ce n'est le soir.

« De cette manière, conclut M. Hunter, la poule travaillera, chantera et pondra ».

II

LES OS ET LA PRODUCTION DES ŒUFS EN HIVER

« La nature se charge elle-même de nous indiquer les aliments les plus propres à la production des œufs.

« Il est à remarquer que notre poule domestique qui reçoit le moins de soins et d'attention, c'est-à-dire celle qui suit le cours ordinaire de la nature, pond la plus grande partie de ses œufs au printemps. Que l'éleveur observe attentivement les conditions qui entourent la poule à cette saison :

. . . « L'herbe tendre abonde, les grains sont assez rares, *il y a beaucoup d'insectes*, l'exercice et l'air ne manquent pas. Si donc nos soins ont pour but la production des œufs, on doit faire en sorte que le printemps dure toute l'année au poulailler. Que ses habitants y trouvent du fourrage vert en quantité, peu de grain, *beaucoup de viande*, et, pour couronner le tout, de l'air pur ainsi que beaucoup d'exercice » ! (1)

---

(1) *Farmer's Bulletin, No 41, Fowls : Care and Feeding, by Prof. G. C. Watson, Washington, D. C. U. S. 1896.*

Il ressort donc bien clairement de ce qui précède que les aliments par excellence pour la poule, l'été, sont les proies vivantes : vers, petits mollusques, araignées, insectes et leurs larves. Or, à cette alimentation de première qualité, il s'agissait de trouver un équivalent pour la saison d'hiver. Grâce aux beaux travaux de M. Warrington, cet équivalent est maintenant connu : ce sont les os. En effet, par leur composition chimique, où l'on trouve tous les éléments minéraux que renferment les œufs, les os ont, à peu de chose près, la même valeur alimentaire que les insectes et autres petits invertébrés.

C'est, broyés à la machine, qu'on a l'habitude de faire manger les os à la poule, parce que ce mode de préparation leur conserve toutes leurs qualités.

Mais, outre que la machine coûte elle-même un peu cher, les réparations fréquentes qu'elle exige, et les dépenses qu'entraîne son fonctionnement, sont trop dispendieuses.

Par raison d'économie, on fera simplement *calciner* les os. Il est bien vrai que traités de

cette manière ils perdront leurs composés azotés et leur charbon. Mais il est si facile de fournir à la poule l'azote sous forme d'autres aliments, de chair surtout, et le charbon au moyen de croûtes de pain carbonisées.

La calcination des os se fait sur la braise de bois.

Donc, si vous voulez faire produire à vos poules le plus d'œufs possible, donnez-leur des aliments riches en agents organiques, riches surtout en éléments minéraux assimilables, c'est-à-dire de provenance animale, chaux et magnésie principalement, qui sont presque totalement utilisés dans la formation de l'œuf. Les os calcinés sont le type de cette alimentation idéale.

III

LES PLANTES HERBACÉES ET LA PRODUCTION DES ŒUFS

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, j'ai démontré surabondamment, semble-t-il, que le meilleur aliment de provenance animale pour la poule, l'hiver, c'est l'os.

Mais les plantes herbacées lui sont également indispensables, et alors, tout naturellement, on est amené à se demander quelles plantes conviennent le mieux à la poule, en toute saison. Car toutes les plantes ne sont pas également convenables à la poule, parce qu'elles ne renferment pas toutes, *en quantité suffisante*, les éléments nécessaires à une abondante production d'excellents œufs.

Or, à ce double point de vue, le trèfle et surtout la renouée aviculaire, que l'on nomme

vulgairement *herbe à cochon*, sont d'une grande valeur, et l'expérience est là pour le démontrer.

Pour ce qui est des avantages offerts par le trèfle, il est utile de reproduire ce qu'en pense M. F. A. Mortimer, de Pottsville (Pensylvanie), qui possède plus de 2 000 poules.

« Si j'avais su, dit-il, que le trèfle pouvait servir d'alimentation aux poules, j'aurais pu économiser $1 000 en deux ans. Depuis que j'ai commencé à en donner à mes poules, elles pondent mieux et sont moins sujettes aux maladies ». (1)

M. Mortimer est reconnu pour être l'un des éleveurs les plus éclairés.

L'été, les feuilles de trèfle sont mangées sur pied, dans les champs, par la poule. Mais l'hiver, elles les mangent telles qu'elle les trouve sur le pavé de la grange ou le plancher du fenil.

Le trèfle se digère facilement et prévient chez les pondeuses un excès de graisse, l'un des

---

(1) *Rapport de M. Gilbert*, régisseur de la station avicole d'Ottawa, pour 1894, page 242.

grands *écueils* de l'élevage de la poule en vue de la production des œufs.

Le trèfle, de même que la plupart des plantes herbacées, colore fortement le jaune de l'œuf ; or, la coloration intense du jaune est le signe certain de la richesse de l'œuf en substance nutritive et d'une saveur particulièrement relevée.

L'herbe à cochon est encore supérieure au trèfle ; non-seulement elle fait très bien l'affaire du porc, mais elle plaît aussi extraordinairement à la poule.

Outre qu'elle possède à un degré éminent toutes les propriétés du trèfle, elle a encore sur lui des avantages qui achèvent de démontrer sa supériorité.

C'est ainsi, par exemple, parce qu'elle est une plante vivace, l'herbe à cochon, une fois qu'elle a pris possession d'un terrain, y reste indéfiniment.

Plus feuillue et plus succulente que sa rivale, cette plante constitue aussi pour la poule une alimentation plus substantielle qu'on regrette de ne pouvoir lui fournir l'hiver.

Comme, en toute probabilité, on récoltera toujours plus de trèfle que d'herbe à cochon, il est facile, à défaut de cette dernière plante, de fournir du trèfle à la poule, pendant l'hiver, autant qu'il peut être nécessaire.

La poule a une prédilection marquée pour ces deux plantes feuillues, et comme l'instinct èst la voix de la nature, il indique par cela même que ces herbes lui sont avantageuses.



FIN

PARAITRA PROCHAINEMENT :

NOTIONS PARTICULIÈRES

SUR

L'ÉLEVAGE DE LA POULE

Imp. A.-G. LACHANCE, Québec.

V

Poulailler pratique

Considérations générales sur le poulailler.—Quiconque veut retirer de ses poules tout le profit qu'elles sont susceptibles de lui donner, devra, tout d'abord, apporter le plus grand soin à la construction et à la disposition de son poulailler, puisque... "Le succès de l'élevage de la poule dépend surtout du poulailler, qui doit être une construction à la fois confortable et économique." (1)

Dans la région nord-est de la province de Québec, dont le climat est souvent si peu favorable, en certaines saisons, à l'élevage de la poule — à cause des vents du nord-est qui y sont fréquents, très humides, et dont les effets sont toujours si pernicieux—,la construction d'un bon poulailler est un problème qu'on n'avait pas réussi à résoudre jusqu'à présent.

La salubrité, qui est la condition pre-

(1) *L'Avenir de la Basse-Cour*, circulaire de M. W. A. Clemons, du Ministère de l'Agriculture d'Ottawa, 1903.

mière de tout bon poulailler, exige qu'il soit aéré, spacieux, très bien éclairé, et, surtout et pardessus tout, **parfaitement sec.**

L'humidité, en effet, est de beaucoup le pire de tous les ennemis de la santé de la poule. Aussi, l'éleveur sérieux et bien renseigné doit-il d'abord se préoccuper d'avoir un poulailler tout à fait à l'abri de l'humidité.

Considérons ici deux sortes de poulaillers: le poulailler isolé et le poulailler construit à l'intérieur d'un bâtiment quelconque en bois.

Le premier coûte trop cher.

Le second est le plus avantageux à tous les points de vue.

Poulailler construit à l'intérieur d'une grange.—Combien de poules le cultivateur de la région nord-est de la province de Québec peut-il garder avec profit pendant l'hiver? Environ vingt-cinq, c'est-à-dire tout juste autant qu'il en faut pour consommer les déchets de la ferme qui se perdraient si l'on ne gardait pas ce nombre de poules. Un

autre avantage de ce nombre restreint, c'est qu'il exempte le fermier d'acheter des aliments. C'est l'avis que donne M. Bréchemin, auteur avicole français, aux cultivateurs de son pays: avis qui peut servir également à nos agriculteurs. Aussi conçoit-on aisément que ce serait folie de construire un poulailler isolé, et par conséquent dispendieux, pour si peu de poules.

Où faut-il placer le poulailler?

Dans la grange.

Pourquoi ?

1° Par raison d'économie.

C'est pour cela qu'à la page 152 de l'**Almanach Hachette,** de 1912, on recommande d'adosser le poulailler à un bâtiment, afin de n'avoir que trois pans à faire; que M. Voitellier, dans son excellent ouvrage intitulé Aviculture, page 397, écrit: "Toutes les fois que le nombre de poules que doit contenir un poulailler n'excède pas une vingtaine, il est préférable de leur consacrer une partie d'un bâtiment quelconque;" et que, de son côté, M. Gilbert, dans son rap-

port pour 1893, page 202, conseille de placer le poulailler à l'intérieur d'une grange— dans son angle sud-ouest.

2° Par raison de confort.

De tous les moyens employés pour protéger le poulailler contre l'inclémence de notre climat, il n'en est aucun qui vaille celui qui consiste à entourer le poulailler d'un matelas d'air.

L'efficacité de ce matelas pour garantir l'intérieur d'une construction contre les variations de la température du dehors, depuis longtemps connue, a été de nouveau démontrée jusqu'à l'évidence par les excellents résultats obtenus dans l'emploi que firent les officiers anglais de tentes à double enveloppe, à Lokodja, en Afrique. (1)

Pourquoi faut-il construire le poulailler en planches avec plafond de coton?

---

(1) *Du Dahomey au Sahara*, par le commandant Toutée 1899, page 258.

Parce que, premièrement, de tous les matériaux de construction, le bois est celui qui protège le mieux contre le froid. (1)

Parce que, secondement, le coton est la meilleure barrière connue à opposer à l'humidité.

A l'appui de cette dernière assertion, je cite le passage suivant d'une conférence donnée à l'assemblée annuelle de **La Société d'Apiculture de la province de Québec,** tenue à Montréal, le 8 novembre 1911.

"Depuis des années, M. Charles Péloquin, apiculteur de mérite, remplace, en hiver, le couvercle des ruches par du coton. Avec ce système de ventilation dans chacune des ruches, il n'y a pas de moisissures...

"Sur le coton on ajoute un sac plié en deux.

"La métairie Saint-Joseph, à Saint-Hyacinthe, suit ce système et s'en trouve bien également. Grâce à ces précautions, on prévient l'humidité dans les ruches et

(1) " Les poulaillers en bois laissent beaucoup moins pénétrer l'air froid en hiver que ceux en brique recouverts en tule." Voitellier, ouvrage déjà cité.

du même coup on prévient la dyssenterie, dit M. Péloquin, parce que, suivant une formule encore plus concrète: "Humidité, c'est mortalité."—**Le Journal d'Agriculture et d'Horticulture,** 15 janvier 1912.

Ce qui est vrai pour les abeilles et les ruches, ne l'est pas moins pour les poules et le poulailler. C'est pourquoi le plafond du poulailler sera formé de **2 tentures** de coton écru--coton jaune--, posées l'une sur l'autre et supportées par deux tringles de 2 pouces sur 3. Ce plafond protègera le poulailler contre le froid de la grange, en même temps qu'il lui assurera une aération parfaite, grâce à la ventilation nécessairement lente et continue qu'il permet et qu'on appelle ventilation par **diffusion.** C'est ce genre de ventilation que préconise M. l'architecte J. Brossard de Fegely, (1) qui conseille d'"**éviter les ventilateurs**", c'est-à-dire la ventilation par **courants** violents et intermittents.

(1) *Almanach Hachette*, 1897, page 386.

Douze pieds de longueur, autant de largeur et six de hauteur, telles sont les meilleures proportions à donner au poulailler de 25 poules. La pratique d'accord avec la théorie, enseigne que le volume d'air nécessaire à une poule, dans un poulailler avec plafond de coton, est d'environ 34 pieds cubes, soit 850 pieds cubes d'air pour 25 poules. Or, la capacité d'un poulailler de 12 pieds **carrés** sur 6 de hauteur est de 864 pieds. Avec ces dimensions, chaque poule a près de 6 pieds carrés—exactement 5.76—de plancher à sa disposition. Ainsi se justifient les proportions assignées ici au poulailler de 25 poules.

Ce poulailler doit être construit de la manière suivante. A 12 pieds de chacun des pans sud et ouest de la grange, qui forment les deux premiers pans du poulailler, et parallèlement à chacun d'eux, on élèvera, pour achever le **carré**, deux autres pans, simples cloisons de 6 pieds de hauteur, formées de planches bouvetées, posées verticalement, et clouées sur des tringles de 2 pou-

ces d'épaisseur entretoisées. Si l'on n'a pas de planches bouvetées à sa disposition, bien entendu, recouvrir les joints des cloisons à l'extérieur.

Dans le pan nord du poulailler, et appuyé par un côté sur le pan ouest de la grange, on posera une porte s'ouvrant en dehors du poulailler. Cette porte qui aura 2½ pieds de largeur sur 5 pieds et 8 pouces de hauteur, sera à doubles vitres, avec, entre elles, un espace ou vide d'à peu près ½ pouce. Au bas de ce même pan nord, et sur une longueur d'environ 9 pieds, on ménagera une ouverture de 21 pouces de hauteur à partir du plancher afin qu'on puisse avoir accès aux pondoirs, etc. Cette ouverture sera fermée au moyen d'un panneau a, a', (fig.) un peu plus large, disons de 22 pouces, et aussi légèrement plus long qu'elle, fixé par des couplets sur la face extérieure du pan et qu'un crochet permettra de maintenir ouvert le temps nécessaire pour visiter l'abreuvoir et l'auget, enlever la sciure de bois qui garnit le fond des pondoirs, recueillir

les oeufs et nettoyer la plate-forme.

On devra chercher à assurer à la poule, dans la plus large mesure possible, l'influence bienfaisante du soleil, principe de lumière, de chaleur et de vie. A cette fin, on pratiquera dans le poulailler trois fenêtres dormantes, hautes de 4 pieds et larges de 2½; deux de ces fenêtres seront placées dans la façade, et la troisième dans le pan ouest, à 3 pieds du coin sud-ouest. Ces fenêtres devront être à doubles vitres, comme la porte, et posées à 2 pieds du plancher.

Quant au plancher,—si la partie de la grange qu'on utilise n'en a pas déjà—, on le fera, comme les pans nord et est, en madriers bouvetés.

Un poulailler construit comme il vient d'être dit est **chaud** en hiver et **frais** en été. Il possède, en outre, sur le poulailler isolé, des avantages considérables, dont les deux principaux sont:

1° De coûter bien moins cher;

2° D'abriter mieux la poule contre l'influence pernicieuse de ces **bouffées** d'air

froid qui se produisent lorsqu'on ouvre la porte, et qui occasionnent la condensation de la vapeur d'eau à tel point, qu'on voit souvent l'eau ruisseler sur les pans.

En somme, établi de la manière décrite ci-dessus, le poulailler réalise à peu près toutes les conditions indispensables que requiert pareille construction dans la région nord-est de cette Province.

Disposition de l'intérieur du poulailler.—A 4¼ pieds du plafond on placera deux perchoirs, **b, b'**: le premier perchoir à 1 pied du pan nord et le second, à 1 pied en avant du premier, sur le même plan. Ces perchoirs, afin de pouvoir être facilement enlevés, poseront tout simplement sur deux pièces de bois à encoche, l'une d'elles étant assujettie au pan est du poulailler, et l'autre au cadre de la porte, lequel limitera la plate-forme, les pondoirs et la cloisonnette, dont il est question ci-dessous.

De simples branches d'arbres de 2¼ pouces à 2½ pouces de diamètre, avec leur écorce rugueuse,—branches préalablement

bien desséchées—,font les meilleurs perchoirs. A leur défaut, conviendraient très bien des morceaux de bois de même dimension, auxquels on aura enlevé les quatre arêtes, à la scie, afin d'avoir une surface plus rugueuse, de manière à en former des barres octogonales. On badigeonnera souvent ces perchoirs avec du lait de chaux pour en éloigner les parasites de toute sorte.

A 3 pouces au-dessous des perchoirs, on posera une plate-forme ou tablette **c**, pour recevoir les déjections des poules. Cette plate-forme devra être de tôle galvanisée; elle sera large de 2½ pieds et clouée sur un léger cadre de bois. Grâce à l'ombre projetée par cette plate-forme, les pondoirs qui sont immédiatement au-dessous se trouvent dans une obscurité suffisante pour les goûts de la pondeuse. Pour nettoyer cette plate-forme, ce qui doit se faire tous les matins, on retire la fiente avec une houe—gratte—, par le panneau.

Il vaut beaucoup mieux que cette plate-forme soit de métal que de bois, afin d'empêcher les parasites de s'y établir. Outre que la plate-forme de métal se nettoie plus facilement, son emploi élimine toute mauvaise odeur et prévient une fermentation qui favorise le développement de **l'acare,** espèce de gale propre à la poule, et aussi des psoques ou poux de bois. Il serait utile, au point de vue de la propreté, et aussi pour empêcher la mauvaise odeur, de recouvrir cette plate-forme d'une légère couche de tan ou de sciure de bois: la quantité d'engrais se trouvera ainsi augmentée, et l'engrais sera meilleur.

Immédiatement au-dessous de la plate-forme s'étend une sorte de longue boîte, occupant tout l'espace compris entre la porte et le pan est du poulailler, et mesurant 12 pouces de hauteur sur autant de largeur. Cette boîte sera divisée en compartiments égaux d'environ 12 pouces de longueur. Les cloisons de chaque compartiment auront 12 pouces de hauteur, les séparations d'avant

et d'arrière, 6 pouces: ce sont les pondoirs généralement appelés nids.

Sous les pondoirs, entre le panneau et une cloisonnette verticale **e**, formée de bouts de lattes posés à 2½ pouces les uns des autres, et fermant le petit espace qu'il y a entre le plancher et les pondoirs, se placent l'abreuvoir et l'auget.

Cet auget mobile **f**, de bois blanchi, dont la coupe transversale est en forme de V, sert à recevoir les aliments qui ne peuvent être jetés dans la litière. Cette disposition permettra à la poule d'atteindre sa nourriture sans la salir ni la gaspiller, de même qu'elle facilitera le nettoyage de l'auget.

Le plancher sera recouvert de rabotures de bois--ripes--sèches, **g**, qui constituent la meilleure litière, parce qu'elle chasse les parasites, maintient la poule à une température plus chaude que ne le fait la paille, dure plus longtemps que cette dernière, et que le fumier qu'on en obtient convient très bien à toutes les terres. Destinées à procurer à la poule l'occasion de gratter, cette litière

sert en même temps à protéger le plancher, dont elle rend le nettoyage plus facile.

On renouvellera, au besoin, la litière, car, pour défendre la poule contre les parasites, il faut tenir le poulailler dans un état de propreté irréprochable. La propreté a une influence considérable sur la santé de la poule, conséquemment sur la qualité de sa chair, et surtout sur la valeur de ses oeufs.

Le plus dangereux parasite de la poule est un acarien: la mite, que l'on nomme vulgairement **petit pou rouge**, et que les savants connaissent sous le nom de dermanysse—Dermanyssum avium—.Cet insecte suce la nuit le sang de la poule avec une telle avidité qu'il la fait souvent mourir, surtout quand elle est jeune. Le jour, ces poux se cachent dans les fissures des planchers, les fentes des perchoirs, etc., et même dans le fumier desséché, où ils forment de véritables colonies.

La nuit les dermanysses se répandent sur l'oiseau, et même, si la faim les y pousse

sur le mammifère, qui se trouve dans leur voisinage, et jusque sur l'homme.

Un autre parasite est la puce qui passe sa vie entre les plumes de la poule. Ses larves sont de petits vers très frétillants qui vivent sur le plancher du poulailler.

Il y a aussi le **pou vulgaire** qui ne se trouve pas ailleurs que sur la poule.

Ces divers parasites, on le devine sans peine, affectent sérieusement la santé de la poule: parfois celle-ci en meurt.

Aussi s'est-on ingénié à prévenir d'abord, puis à guérir ensuite, ce mal dont souffrent trop souvent les poules.

Voici les meilleurs moyens préventifs mis en oeuvre jusqu'ici.

1° N'admettre au poulailler que les poules d'un plumage brillant, à teintes plus ou moins foncées, moins que toutes les autres sujettes aux parasites, ainsi que nous l'apprend une longue expérience.

2° "Mettre sur le plancher du poulailler, pour litière, des ripes, parce que l'odeur du bois,—celle des bois résineux surtout—,chas-

se la vermine." [1] Le cèdre et la pruche font plus encore: ils chassent même les rats: de là l'importance qu'il y a de faire entrer ces bois le plus possible dans la construction de l'intérieur du poulailler.

3° Placer à divers endroits des branches de cèdre dont l'odeur chasse ces différents parasites.—J'ai plusieurs fois remplacé les branches de cèdre par des feuilles de menthe, et j'ai obtenu de bons résultats.

4° Remplacer la paille des pondoirs par de la sciure de bois.

5° Badigeonner avec du lait de chaux tout le bois du poulailler, à l'intérieur, ou l'enduire d'huile de lin à laquelle on aura ajouté un peu d'huile de cèdre.

6° Mettre, dans une grande boîte basse, un mélange de terre, de sable, de fleur de soufre, de suie ou de poudre de pyrèthre, le tout bien sec; la poule ira s'y poudrer et se débarrasser de ses gênants parasites—poux puces—.

(1) *Le Livre du Colon*, par M. H. G. de Montigny, 1902, page 38.

Si, malgré toutes ces précautions, les parasites ont réussi à s'établir dans votre poulailler, c'est le temps d'entrer en lutte ouverte avec cette redoutable engeance.

Lavez à l'eau bouillante tout l'intérieur du poulailler; cela suffira presque toujours.

Toutefois, dans certains cas xceptionnels,—particulièrement pendant les très grandes sécheresses—,il peut devenir utile de projeter, au moyen d'un vaporisateur, dans l'endroit où se juchent les poules, de la teinture de staphysaigre—herbe aux poux—étendue d'eau, dans la proportion d'une cuillerée à thé de teinture pour un demiard d'eau tiède.

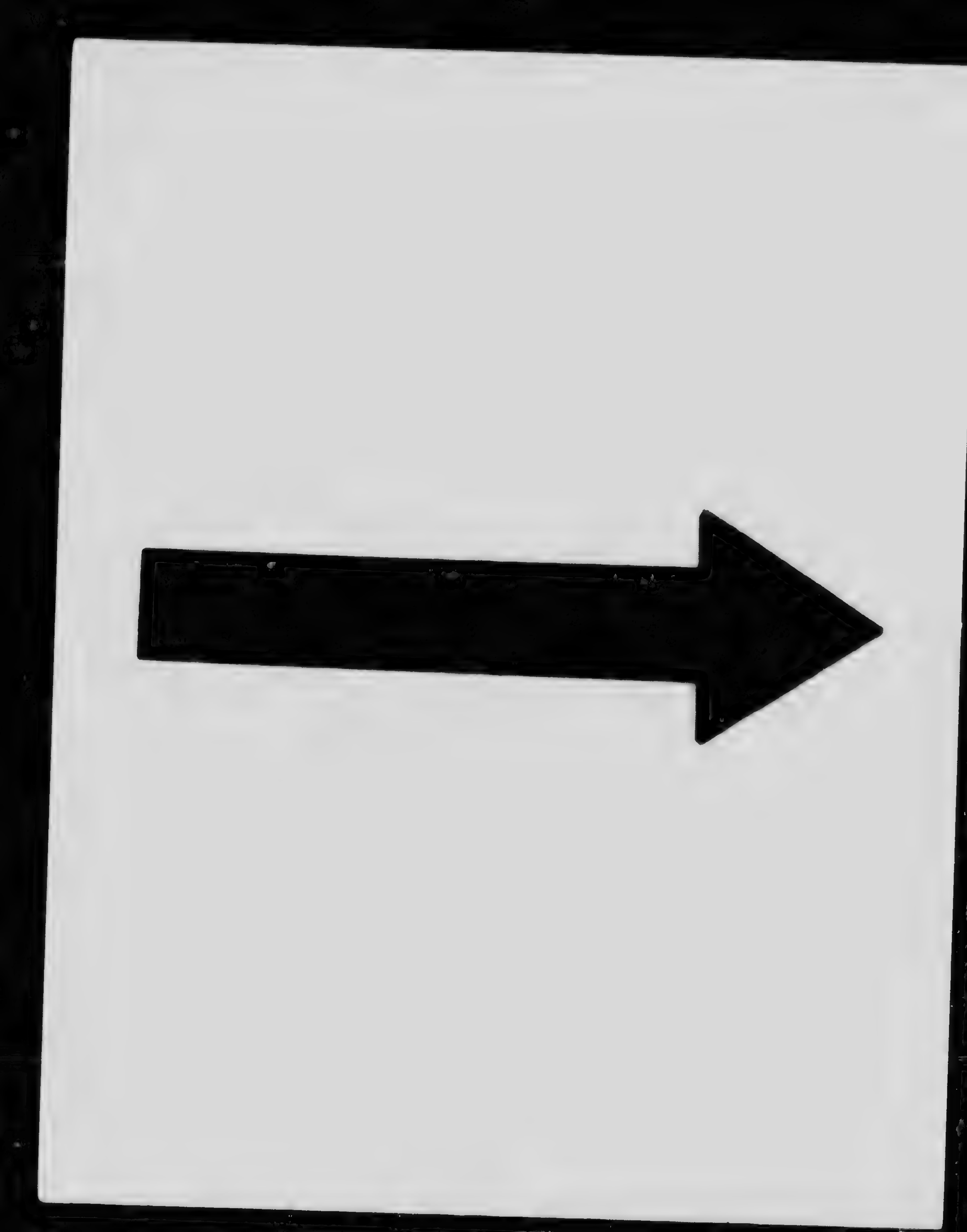
La staphysaigre est une plante dont l'efficacité est reconnue pour la destruction des poux de toute sorte, comme son nom vulgaire l'indique. Elle est, de plus, complètement inoffensive, même pour l'homme, ce qui est loin d'être le cas pour **l'onguent gris**, aussi généralement recommandé et employé pour le même objet, onguent dont le principe actif est le mercure, poison vio-

lent, comme chacun le sait. En outre, cette teinture n'a pas l'inconvénient grave de faire cesser ni même de diminuer la ponte, comme le fait la matière grasse de l'onguent.

En même temps que l'on défend la poule contre les parasites, ennemis de sa santé, il faut aussi se souvenir qu'elle a grandement besoin d'air, de lumière et d'exercice. Il lui faut donc la plus grande liberté possible, en toute saison, liberté qu'elle n'aura que si on la fait sortir aussi souvent que le temps le permet. A cette fin, il est à propos, l'hiver, de couvrir de paille la neige en avant du poulailler et en face de la porte de la grange. Le temps s'oppose-t-il à ces sorties de la poule en plein air,—ce qui n'arrive que très rarement—, il convient alors de la laisser aller dans la grange où, tout en prenant un excellent exercice, elle trouve, pour se régaler, une foule de choses de son goût.

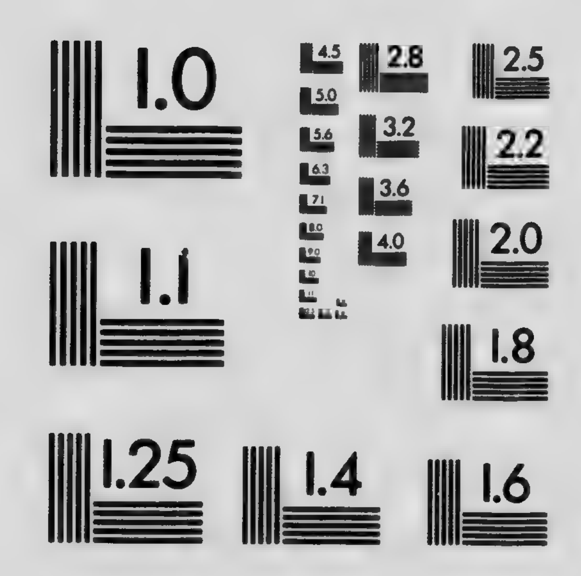
La poule qui ne prend pas un exercice suffisant fait de la chair et de la graisse,

mais devient mauvaise pondeuse. Le froid sec est l'aiguillon naturel qui force la poule à faire de l'exercice. Si on le supprime en chauffant le poulailler, la poule n'ayant plus besoin d'agir, voit bientôt sa constitution nerveuse s'affaiblir, et, comme conséquence, son aptitude à la ponte diminuer. Donc il vaut mieux, pour avoir des oeufs, ne pas chauffer le poulailler: c'est la conclusion qui résulte des expériences faites à l'Institut agricole d'Oka et à la Station avicole d'Ottawa.



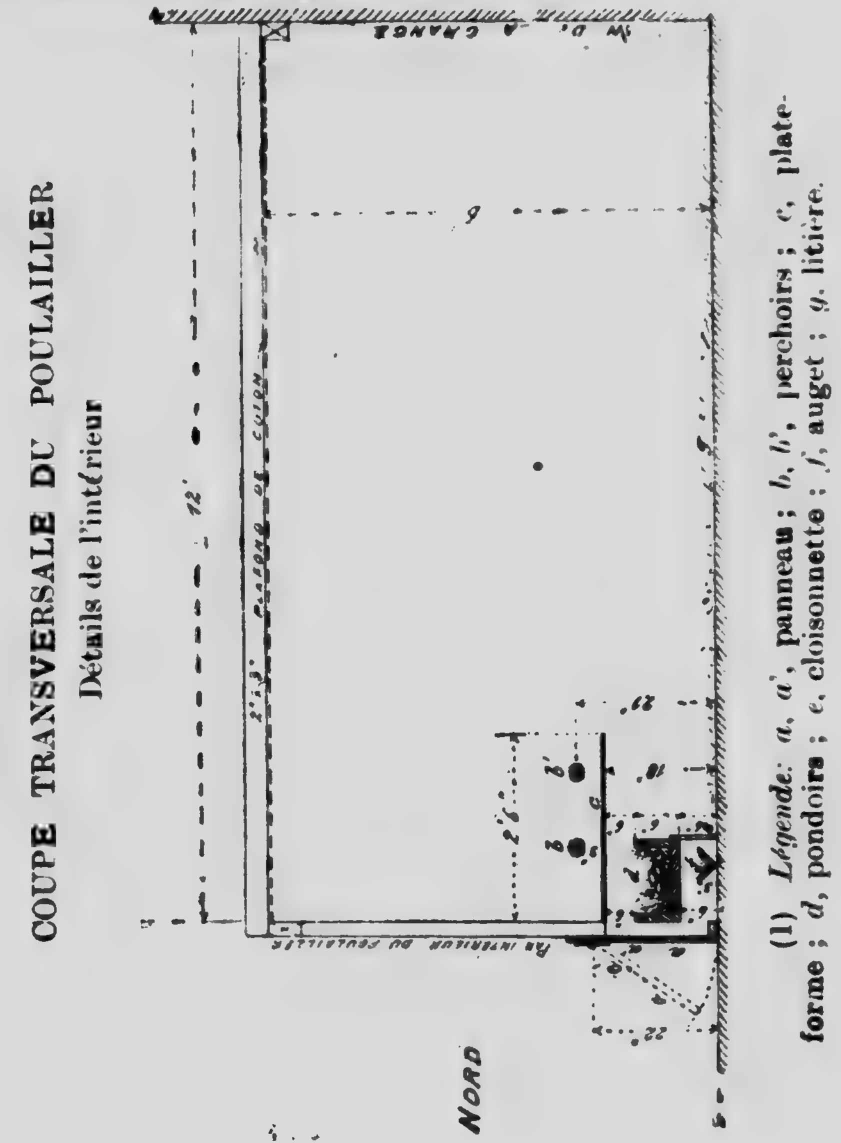
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Pour qu'il compreme mieux la description détaillée qui précède de l'intérieur d'un bon poulailler, j'invite le lecteur à bien examiner la vignette qui suit:



COUPE TRANSVERSALE DU POULAILLER

Détails de l'intérieur

(1) *Légende:* a, a', **panneau**; b, b', perchoirs; c, plate-forme; d, pondoirs; e, cloisonnette; f, auget; g. litière.

Devis estimatif des matériaux pour la construction du poulailler

315 pieds—*B. M.*—de planches bouvetées -d'un pouce d'épaisseur- pour pans nord et est, plancher(1) et auget,	à $20.00 le 1000 pieds.	$6.30
10 pieds de planches brutes pour pondoirs,	à "13.00 " "	.13
8 tringles, 6pds. long, 2 pcs. d'épaisseur -pour pans-,	" 0.01½ chacune	.12
2 " 12pieds long, 2x3 pcs. d'épais. -pour plafond,-	à " 0.04 "	.08
9 lattes	à " 0.30 le cent	.04
1 paire couplets et 1 crochet,—pour le panneau.		.06
4 livres clous	à " 0.03 la livre	.12
1 paquet broquettes		.05
1 porte simple à doubles vitre,		1.50
3 fenêtres dormantes à doubles vitres,	à " 1.75 chacune	5.25
32 verges carrées coton jaune -pour plafond-,	à " 0.05 la verge	1.60
1½ feuille tôle galvanisée -pour plate-forme-,	à " 0.50 la feuille	.75
	Coût total :	$16.00

Note.—Un déboursé de $16 pour loger 25 poules, —c'est-à-dire 64 cents par poule—, peut paraître à quelques-uns trop élevé; cependant, il y a peu de placements dans l'exploitation d'une ferme, qui

(1) Ce plancher ne sera pas nécessaire, si la grange en a déjà un à cet endroit. Dans ce cas, il y aura à déduire des 315 pieds ci-dessus, 144 pieds dont la valeur est de $2.88. déduction qui réduira le coût total à $13.12, au lieu de $16.

donneront autant de profit. Ce montant ne représente, après tout, qu'un intérêt annuel de $0.96.

Voilà pour le poulailler d'hiver. Quant au poulailler d'été, il est encore plus simple: une grande boîte d'emballage, dont on enlève une des faces et que l'on pose sur l'un de ses bouts. A l'intérieur, sur un des pans, à environ 12 pouces au-dessus du fond de la boîte on fixera au moyen de petites crampes de "broche" de fer d'un demi-pouce de longueur, un morceau de toile métallique qu'on repliera de manière à en former comme une sorte d'auge qu'on divisera transversalement par des cloisons également de toile métallique espacées d'à peu près un pied. Les divers compartiments formés par ces cloisons fourniront autant de pondoirs, dans chacun desquels on mettra une certaine quantité de paille de bois ou, à son défaut, de paille ordinaire froissée, et aussi un oeuf de faïence.

Au-dessus des pondoirs, on posera une ta-

blette ou plate-forme, et enfin les perchoirs, tel qu'indiqué plus haut. En avant de cette boîte, on formera au moyen d'un treillis métallique un enclos fermé de tous côtés qui protégera la poule contre les carnassiers nocturnes, ses ennemis.

Les marchands tiennent généralement de ces treillis métalliques avec porte toute prête.

Le poulailler, ainsi réduit à sa forme la plus rudimentaire, répond parfaitement au besoin d'air pur qu'éprouve la poule qui veut pondre.

Pour la poule couveuse, on se trouvera bien d'une boîte vide, de dimensions à peu près égales à celles d'une boîte à biscuits ordinaire, posée sur le sol et ouverte par le fond et un des bouts. Un morceau de toile métallique jeté sur cette boîte et fixé par

ses bords sur le sol d'une manière quelconque, empêchera, la nuit, les belettes, les mouffettes—bêtes puantes—, etc., de tuer la poule et ses petits.

Pour les éleveurs qui n'ont pas de grange, je crois fort utile d'indiquer ici ce que l'on trouve, à propos du logement de la poule, dans **La Basse-Cour canadienne,** avril 1912, pages 5 et 6 :

"Comme poulailler, réservez-vous un coin éclairé de votre hangar.

"Quand vos poules devront rester enfermées dans leurs quartiers d'hiver, vous vous procurerez pour quelques sous une caisse d'emballage chez le marchand du coin. Cette caisse que vous suspendrez à quatre pieds du sol, servira de loge chaude pour la nuit, et tous les soirs quand les poules y seront juchées vous en fermerez le côté ouvert par un cadre de coton."

En résumé, il n'a pas encore été proposé, que je sache, de meilleure solution du problème très important de l'élevage de la poule sous notre climat, que celle qui est in-

diquée dans le présent ouvrage et qui est toute contenue dans la formule suivante:

Le poulailler le plus confortable et le plus économique est celui que l'on construit en planches, avec plafond de coton, dans l'angle sud-ouest d'une grange ou d'un autre bâtiment en bois.
